

Être dans l'histoire ou dans ses marges : Philippe de Commines et Walter Scott

Avec toutes ses notes et ses nombreuses références aux *Mémoires* de Philippe de Commines, le *Magnum Opus* place Quentin Durward sous l'autorité du grand mémorialiste ainsi que, de façon secondaire, sous celle moins éminente de Jean de Troyes (note 26) ou encore, pour un détail disputé de l'intrigue, sous celle d'Olivier de la Marche (note 46). En outre, afin de justifier le choix d'un monarque peu glorieux mais si instructif, l'introduction que Scott rédige à l'occasion de cette réédition savante renvoie au récit que le conseiller de Louis XI fait de la mort du roi, récit où l'homme politique devient moraliste, fait le bilan du règne et porte, nous y reviendrons, un jugement considéré comme plus incontestable sur le monarque. Par ces dispositifs, l'auteur semble chercher à confirmer le roman, même si, pour ce faire, il se trouve obligé, dans les notes 41 et 68, de mettre le doigt sur les libertés qu'il a prises avec les faits historiques, pour l'épisode de Guillaume de la Marck.

Néanmoins, cette stratégie de la confirmation relève d'une fausse évidence, parce que, si l'on en croit le narrateur de *Waverley*, les mémoires appartiennent à un genre proche du romanesque. Ne dit-il pas, pour expliquer les illusions du héros éponyme, que « la France lui avait fourni une collection presque inépuisable de mémoires qui ne sont pas plus véridiques que les romans [*romances*], et de romans [*romances*] si bien écrits qu'on pourrait les faire passer pour des mémoires¹ » ? L'autorité que cette source historique

1 — *Waverley, Rob-Roy, La Fiancée de Lammermoor*, trad. d'Auguste Defauconpret, réimpression, préface, présentation, chronologie et notes de Michel Crouzet, Robert Laffont,

apporte à l'œuvre de fiction ne peut être, à la lumière de ce jugement, qu'une autorité douteuse, instable, parce que sujette à caution. Or c'est cette instabilité constitutive même que Scott cultive afin de placer non pas le roman comme concurrent de l'Histoire, le combat serait perdu d'avance, mais dans ses marges. En effet, seule cette instabilité peut permettre à l'auteur, si ce n'est d'échapper au flagrant délit de mensonge, pour reprendre une idée contenue dans *The Fair Maid of Perth*, du moins de trouver un espace de liberté nécessaire à sa création. Dans un roman qui met l'accent sur le problème du témoignage et sur la nature du témoin – songeons au chapitre XXX, où le Roi déclare n'avoir utilisé comme intermédiaires que des vagabonds afin que leur témoignage éventuel n'ait aucune valeur² – il convient de prendre en compte la figure controversée de Commynes. Alternant éloges et mises en garde, Scott adopte, en effet, une stratégie qui n'est pas très éloignée de celle qu'il impute à Louis XI, puisque le témoin peut être invoqué ou révoqué au bon gré du monarque écrivain, dès lors que les accusations du lecteur ou de la critique le lui commandent. Enfin, derrière le problème de la source, se dessine la confrontation de deux genres, celui de la *romance*, pour reprendre les distinctions scottiennes, et celui des mémoires, une éventuelle confusion des frontières génériques ne pouvant qu'impliquer un obscurcissement des valeurs morales dans le roman, soit le chevaleresque d'un côté et de l'autre, le pragmatisme de la *real politik*.

Une confrontation fictive des sources : la pose de l'historien

L'incomplétude est le propre des mémoires et Scott saura profiter de ce trait qui rejoint ses propres dispositifs narratifs fictifs³. Dans les déclarations d'auteur et d'autorité de Commynes et

1981, p. 57. *Waverley*, 1814, éd. Claire Lamont, Oxford University Press, 1986, 1991, p. 14 : « The French had afforded him an almost exhaustless collection of memoirs, scarcely more faithful than romances, and of romances so well written as hardly to be distinguished from memoirs. »

2 — *Quentin Durward*, 1823, éd. Susan Manning, Oxford University Press, 1992, p. 423 : « What little intercourse I had with the brute animal was by message, in which I always employed such low-bred slaves and vagabonds, that their evidence would not be received in a trial for robbing a hen-roost. »

3 — Voir Fiona McIntosh, *La Vraisemblance narrative en question*, Paris, PSN, 2002. Voir également, Fiona McIntosh, « Cadres narratifs et préfaces scottiennes : l'H/histoire dans les *Waverley Novels* », in *Le Roman historique, récit et histoire*, éd. Dominique Peyrache-Leborgne, Daniel Couégnas, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2000. Il faudrait mettre en parallèle les techniques employées dans les romans écossais de Scott où il travaille à partir de l'opinion et des témoignages oraux, nécessairement incomplets, et les romans médiévaux où il travaille à partir d'une pseudo-source écrite.

d'Olivier de la Marche, le mémorialiste parle au nom de ce qu'il a vu ou, du moins, de ce qu'il a entendu, ce qui implique de façon corollaire qu'il se taise sur ce qu'il ne connaît pas. Ainsi le premier annonce-t-il dès le prologue : « Du temps de sa jeunesse ne sçauroyz je parler, sinon par ce que je luy en ay ouy dire [...] »⁴, tandis que le second ne dit relater que ce qu'il a vu, su et expérimenté⁵. Pour un homme du XIX^e siècle, l'intérêt de cette source réside dans la diversité des informations qu'elle apporte et dans l'éclairage singulier qu'elle donne aux faits. Ainsi Petitot, dont Scott se servira pour ses *Tales of a Grandfather* qui retracent l'histoire de France et pour le *Magnum Opus*, met-il en avant cet aspect de ces écrits historiques, encore mal exploité selon lui et invite le lecteur à confronter des « tableaux, dont les nuances diffèrent suivant les opinions et les passions de ceux qui les ont composés »⁶. C'est à partir, en effet, de cette confrontation que pourra émerger la vérité. Or, ce topos de la partialité et de l'incomplétude des mémoires est inscrit dans la narration même de *Quentin Durward*. Le narrateur est présenté comme un compilateur qui doit recoudre le manteau d'Arlequin de l'Histoire à partir des meilleurs tissus à sa disposition⁷ :

In this place, the Memoirs which we have chiefly followed in compiling this true history, were unhappily defective ; for, founded chiefly on information supplied by Quentin, they do not convey the purport of the dialogue which, in his absence, took place between the King and his secret counsellor. Fortunately, the Library of Hautlieu contains a manuscript copy of the *Chronique Scandaleuse* of Jean de Troyes, much more full than that which has been printed ; to which are added several curious memoranda, which we incline to think must have been written down by Oliver himself [...] ⁸.

L'intervention de Dryasdust est fondatrice parce qu'elle met sur le même plan sources authentiques et sources fictives, peu importe ici, si en ce point, le romancier convoque Jean de Troyes et non Philippe de Commines. Le fait que ce soit une version aug-

4 — Philippe de Commines, *Mémoires*, éd. Joël Blanchard, avec la collaboration de Michel Quereuil, Paris, Librairie générale du livre, 2001, p. 95.

5 — *Les Mémoires de Messire Olivier de la Marche*, in Petitot, *Collection complète des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis le règne de Philippe Auguste, jusqu'au commencement du XVIII^e siècle*, avec notices sur chaque auteur et observations sur chaque ouvrage, t. IX, Paris, Foucault Libraire, 1820, p. 237.

6 — Petitot, *Discours préliminaire*, *op. cit.*, t. I, 1824, p. XVII.

7 — J'emploie cette métaphore du manteau d'Arlequin parce que Scott l'a utilisée dans d'autres circonstances.

8 — *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 184.

mentée de la *Chronique* n'est pas une remarque innocente, dans la mesure où Scott redouble les indications selon lesquelles il est nécessaire de compléter la version originelle des mémoires, de telle sorte que le lecteur est invité à retourner la proposition de Dryasdust : c'est parce que les mémoires réelles sont déficientes que le narrateur peut – doit – se référer à d'autres sources, fictives celles-là, la confusion qu'il y a entre le réel et l'imaginaire atteignant son comble lorsque Scott emploie le vocable de « *true history* » à la place de « *true story* », qu'on attendrait pour une histoire privée. L'insuffisance du genre historique même laisse, de ce fait, un espace à l'invention qui a pour seule contrainte de s'appuyer sur le possible, comme le suggère la note 41 du *Magnum Opus* :

In assigning the present date to the murder of the Bishop of Liege, Louis de Bourbon, history has been violated. It is true that the Bishop was made prisoner by the insurgents of that city. It is also true that the report of the insurrection came to Charles with a rumour that the Bishop was slain, which excited his indignation against Louis, who was then in his power⁹.

Scott s'appuie sur ce qui s'est réellement passé (*it is true*) pour élaborer ses extrapolations fictives. Qu'on ait pu croire la rumeur suffit à la rendre possible, d'autant que les proches de l'évêque de Liège ont été effectivement massacrés. En outre, si, à la fin de la note, l'auteur renvoie aux immunités qui appartiennent au genre de la *romance*, il n'insiste pas moins sur les similitudes qu'il y a entre les deux crises politiques, celle de 1468 et celle de 1482 : l'interversion des événements est rendue d'autant plus compréhensible que les Liégeois, le roman le rappelle à la suite de Commines¹⁰, étaient sujets à des insurrections régulières. D'une certaine manière, la confusion ne va pas au-delà des péchés ordinaires du mémorialiste qui s'appuie sur une faculté hautement faillible, la mémoire, et qui, pour reprendre encore une fois le conseiller de Louis XI, « ne garde pas l'ordre de escrire que font les historiens, ny nomme les anneés, ny proprement le temps que les chouses sont advenues »¹¹. En créant ainsi deux plans, celui du compilateur et celui du témoin historique, Dryasdust, dans un acte très scot-

9 — *Ibid.*, p. 512.

10 — Voir Philippe de Commines, *op. cit.*, p. 213, pour un récapitulatif de leurs excès, dans le chapitre consacré à la destruction de Liège.

11 — *Ibid.*, p. 230. Joël Blanchard indique une telle confusion p. 294 de son édition : « Quand deux événements de même nature (envoi de messagers à intervalle réduit) se répètent, Commines a tendance à supprimer l'un deux, et l'on peut s'interroger sur les raisons de ces omissions : confusion entre deux événements rapprochés ? mémoire sélective qui va au plus pressé dans le cadre d'une écriture efficace et pragmatique, donc nécessairement rapide ? »

tien, dégage sa responsabilité, puisque les insuffisances sont dans la source elle-même. Dans ce contexte, on comprend comment l'autorité contestée de Philippe de Commines joue un rôle important dans les manipulations que Scott opère, car les controverses qui entourent le mémorialiste et son maître rendent justement ces manipulations possibles.

Une autorité sous caution

Pour comprendre les intentions de l'Écossais, nous devons nous référer, avec toute la prudence que cela nécessite, à des textes que Scott a écrits ou encore a consultés après la première édition du roman. En effet, Petitot que Scott a amplement lu, du moins pour le *Magnum Opus*¹², rappelle dans sa notice que la désertion du mémorialiste illustre a été « diversement jugée par les historiens »¹³. Le fait qu'il a quitté Charles le Téméraire pour Louis XI est une tache tenace laissée sur la réputation de l'historien, tache que Scott atténue dans son action romanesque puisque Commines ne répond pas à l'argent que lui offre le Roi, mais réagit aux insultes de son premier maître que Louis XI lui rapporte. Et encore, cette *excusatio* ne se fait pas sans ambiguïté. On peut reprendre ici l'analyse que fait Jean Dufournet de ce passage¹⁴. En effet, si le narrateur Dryasdust juge le conseiller « plus délicat dans ses sentiments que la plupart des courtisans de cette époque refusa le cadeau »¹⁵, le jugement que porte Louis XI est moins élogieux, il taxe Commines d'orgueil et suggère qu'il est aussi facilement manipulable et corruptible que les autres courtiers, bref, sa vertu apparente n'est qu'illusion et vanité (« He thinks himself virtuous because he took no bribe »¹⁶). En outre, l'Écossais retient l'hypothèse selon laquelle Péronne marque les prémices de la défection future, ce qui ne manque pas d'accentuer le caractère douteux du personnage, d'autant plus que sa proximité intellectuelle même avec Louis XI est l'objet de soupçon, comme le souligne, à nouveau, Petitot :

12 — La date d'édition du volume consacré à Commines (1820) rendrait possible une consultation plus précoce de l'ouvrage. Toutefois, la note 46 laisse à penser qu'il ne l'a eu entre les mains qu'après la première publication de *Quentin Durward* en 1823, puisqu'il dit avoir dû corriger, pour le *Magnum Opus*, le portrait physique de Commines à la lumière de Petitot.

13 — Petitot, *op. cit.*, t. 11, 1820, p. 123.

14 — Voir Jean Dufournet, « Cinq lecteurs de Commines de 1822 à 1832 », in *Philippe de Commines. Un historien à l'aube des temps modernes*, Bruxelles, De Boeck, 1994, p. 197-198.

15 — *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 413 : « but Des Commynes, more delicate in his sentiments than most courtiers of that time, declined the proffer. »

16 — *Ibid.*, p. 424.

Si le règne n'avoit pas été souillé par un aussi grand nombre d'actes de cruauté et de perfidie, on pourroit dire à la louange de Comines, que Louis XI trouva en lui le serviteur le plus fidèle, le plus habile et le plus dévoué ; mais il seroit difficile de le considérer comme étranger aux injustices du monarque dont il fut le principal agent ; et on regrette de ne pouvoir effacer cette tache à la mémoire de l'un des hommes les plus distingués de son siècle¹⁷.

Faisant écho de ces réserves qui montrent que, pour la plupart des commentateurs du XIX^e siècle, la fidélité ultérieure de l'historien ne peut effacer sa trahison initiale, Scott, dans ses *Tales of a Grandfather*, met en doute lui aussi le bien fondé de certaines appréciations politiques et morales du mémorialiste, qui est comme contaminé par son maître : « In fact it would seem that Commynes had already lived long enough with Louis XI to prefer a subtle and artificial character to one that was sincere, open, and candid »¹⁸. L'Écossais commente, en ce point, la manière dont le Roi de France a réussi à se défaire de la menace anglaise par ruses et stratagèmes et indique qu'il faudrait renverser le jugement du mémorialiste puisque Commynes aurait complimenté involontairement la simplicité des Anglais. La source ne doit pas être suivie aveuglément. Scott peut la reprendre quand cela lui paraît judicieux de le faire et les reprises vont, dans le roman et dans l'*Histoire de France* qu'il rédige pour son petit fils, de la simple allusion, à la citation, en passant par la paraphrase. Les exemples sont trop nombreux et trop étendus pour qu'on les relève¹⁹. Mais il s'accorde la liberté de s'en départir dès que la nécessité – morale – s'en fait sentir. Ceci est particulièrement évident lorsqu'on relève les jugements qui sont portés, dans le roman, sur Louis XI.

Commynes loue la prudence du monarque, son jugement, au point d'y voir une intervention divine, puisque Louis est éclairé par Dieu, alors que les facultés de Charles le Téméraire sont obscurcies, parce que Dieu choisit d'abaisser la Bourgogne :

Je croy que a plusieurs pourroit sembler que le Roy se humilioit trop, mais les saiges pourroient bien juger par mes parolles precedantes que ce royaulme estoit en grand dangier si Dieu n'y eust mis la main ; lequel dispousa le sens de nostre Roy a eslire saige parti

17 — Petitot, *op. cit.*, t. 11, 1820, p. 135-136.

18 — *Tales of a Grandfather, The History of France* (second series), éd. William Baker et J.H. Alexander, Dekalb, Northern Illinois University Press, 1996, p. 148.

19 — Pour le roman, J. Dufournet (*op. cit.*) fait de nombreux rapprochements explicites. Pour *The Tales of a Grandfather*, on peut signaler la paraphrase qu'il fait du texte commynien p. 100. Il cite littéralement le mémorialiste p. 108.

et troubla bien celui du duc de Bourgogne, qui fit tant d'erreurs, comme vous avéz veuez [...]»²⁰.

Mon objet n'est pas de déterminer si ce providentialisme relève d'un topos ou s'il est sincère. L'idée même d'une intervention divine dans l'Histoire ne s'oppose pas non plus aux convictions de Scott. Toutefois, l'Écossais semble peu enclin à accorder une telle protection à Louis XI. En effet, le narrateur scottien brosse son portrait dès les premières pages du roman, il le considère comme calme (*calm*) et rusé, jusqu'à la tromperie éventuellement (*crafty*), préoccupé par son seul intérêt (*profoundly attentive to his own interest*), cruel et vindicatif (*vindicative and cruel*)²¹, même s'il reconnaît parallèlement ses capacités et son ingéniosité (*this artful and able monarch*)²². Son succès, il l'explique par le fait que les fautes du souverain compensent les faiblesses contemporaines, dans la mesure où un mal peut neutraliser un autre. Le restant de l'intrigue développe la nature double de sa ruse, puisqu'elle peut signifier tout aussi bien l'extrême habileté que la volonté, gratuite, de tromper²³. Ainsi Isabelle de Croye, l'héroïne du roman, le qualifie-t-elle de despote égoïste et rusé (*yonder crafty and selfish despot*)²⁴. En outre le narrateur commente les actes du monarque au chapitre XXVI en montrant que sa dissimulation est tellement consommée qu'il renverse l'apparence de vérité et de fausseté²⁵. Cette subversion des valeurs suffit à lui conférer des attributs sataniques, qui sont propres à Scott. Et pourtant au cours de la même page, Dryasdust rejoint le jugement de Commynes, loue son habileté à mener à bien son entreprise (il parle de « *dexterity of management* ») et va jusqu'à employer, plus loin, la métaphore élogieuse du capitaine qui mène son navire au milieu des récifs avec fermeté et prudence (*never pilot on an unknown coast conducted himself with more firmness and prudence*)²⁶. À cette occasion, le style devient même hyperbolique (*utmost address and precision*).

Par cette espèce de double discours, Scott distingue le moral, du pratique. Il s'oppose au mémorialiste dans le premier cas mais le retrouve dans le second. La prudence ne relève plus d'une vertu chrétienne, mais elle est réduite au pragmatisme du souverain qui sait maîtriser ses passions, non pas par conscience morale, mais par nécessité. Bref, l'intertexte commynien renforce une des thé-

20 — *Mémoires*, op. cit., p. 303.

21 — *Quentin Durward*, op. cit., p. 41.

22 — *Ibid.*, p. 42.

23 — L'idée est développée dans *The Tales of a Grandfather*, p. 142.

24 — *Ibid.*, p. 256.

25 — *Ibid.*, p. 351.

26 — *Ibid.*, p. 357.

matiques clefs du roman, l'opposition entre l'idéal et la réalité et aboutit à dégrader la *romance*. Le lecteur, comme Quentin qui est confronté à un dilemme : adhérer comme Commynes à une politique jugée machiavélique par le romancier²⁷, avec toute la condamnation morale que cela implique²⁸ ou choisir la force et l'éclat des armes au prix de la défaite et de la destruction.

Commynes et une relecture critique du romanesque

Il est, toutefois, un point sur lequel Scott suit le mémorialiste sans hésitation, puisque les différents portraits de Charles le Téméraire qui sont brossés dans le roman reprennent l'entêtement et la précipitation violente que lui reprochent les *Mémoires* :

The genius of the Duke was entirely different. He rushed on danger because he loved it, and on the difficulties because he despised them. As Louis never sacrificed his interest to his passion, so Charles, on the other hand, never sacrificed his passion, or even his humour, to any other consideration²⁹.

L'Écossais se livre à l'exercice du parallèle, ce qui lui permet, en fait, de se rapprocher de sa source. Comme on le voit dans les *Tales of a Grandfather*, Scott fait écho à l'analyse commynienne qui voit dans Montlhéry le début du déclin bourguignon, notamment à cause de l'orgueil démesuré et incompréhensible que le conte de Charolais en a retiré. On comparera la version de l'Écossais avec celle du mémorialiste, tellement la paraphrase est évidente :

[...] He was certainly wrong in esteeming that his own conduct at the field of Montlhéry was that of a great leader as well as of a brave soldier, and the consequence of his adopting such an opinion of himself was that he ever after became unadvisable and obstinate, which terminated in the downfall of the house of Burgundy which had been raised by the wisdom of three experienced and skilful princes, his ancestors³⁰.

Tout ce jour demoura encores monsieur de Charroloys sur le champ, fort joyeux, estimant la gloire sienne, qui depuis luy a cousté bien chier, car oncques puis ne usa de conseil d'homme, mais du sien propre. Et estoit tres inutile pour la guerre par avant ce jour, et ne aymoit nulle chose qui y appartint ; mais depuys changerent ses pansees, car il y a continué jusques a sa mort, et par la a finée sa vie et a sa maison destruite ; et si elle ne l'est du tout, si est elle

27 — Voir l'introduction du *Magnum Opus*, *op. cit.*, p. 4.

28 — Voir Petitot, *op. cit.*, p. 143-144.

29 — *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 44.

30 — *Tales of a Grandfather*, *op. cit.*, p. 100.

bien desolee. Trois grans et saiges princes, ses predecesseurs l'avaient eslevee bien hault [...] ³¹.

Or cette analyse de Montlhéry que Scott partage avec son pré-décesseur au point, nous l'avons montré, de le paraphraser, éclaire d'un jour singulier le début de *Quentin Durward* où le héros doit décider auprès de quel prince il doit s'engager. Louis XI, déguisé en marchand et se faisant appeler maître Pierre, souligne fort justement, que ses aspirations chevaleresques et ses rêves de gloire militaire poussent le jeune homme naturellement vers Charles de Bourgogne. Seul le hasard l'en empêche et non des considérations morales, à la différence des autres chefs que le monarque déguisé lui propose. En fait, cette scène, située après Montlhéry, devant un monarque que le jeune homme ne parvient pas à identifier, témoigne du manque de clairvoyance du jeune homme et tend surtout à montrer que les valeurs qu'il défend et incarne ne peuvent servir qu'à de mauvaises fins. Scott, d'ailleurs, enfonce le clou encore davantage, si l'on peut dire, lorsque le héros envisage de se ranger aux côtés de Saint-Pol qui n'a pour lui ni l'efficacité politique, comme le suggère Louis XI de façon proleptique, ni la caution morale, comme le confirme la note 9 du *Magnum Opus*. À cette occasion, l'auteur le range parmi les politiciens opportunistes (*variable politicians*) et indique qu'il s'est employé, toute sa vie, à tromper ses puissants voisins.

Bref, Scott s'écarte de Commynes dans ses portraits du roi de France, retenant néanmoins les tourments de la dernière heure que narre Commynes, comme preuve de la sanction terrestre que rencontre Louis XI pour ses péchés ; parallèlement, il poursuit l'analyse commynienne de la chute de la maison de Bourgogne. Cette double attitude aboutit à une sorte de décentrement moral du roman, chose qui lui a été amplement reprochée par la critique contemporaine qui y voyait une œuvre peu recommandable³². En effet, malgré toute la sympathie que le public est appelé à ressentir pour le jeune héros au cœur pur, le premier chapitre sape sans ambiguïté le mythe du chevalier errant que Quentin incarne. En effet, le narrateur relie les exploits aux tournois au fait que les aventuriers, tels l'Écossais, qui n'a plus de place sociale dans son pays natal, ne peuvent plus trouver l'occasion de manifester leur courage au service du bien commun et de leur nation³³. En outre, de façon moins optimiste encore, le roman suggère une dangereuse proximité entre ces aventuriers solitaires et les mercenaires.

31 — Commynes, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 121.

32 — Voir *La Vraisemblance narrative en question*, *op. cit.*

33 — *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 40.

Le dialogue qui oppose Crèvecoeur à Crawford le confirme, puisque le chevalier bourguignon évoque « l'insolence des mercenaires étrangers » (*the insolence of foreign mercenaries*³⁴) en pensant aux archers écossais du roi. Ici encore, si l'on entrecroise les différents indices du texte, on assiste à la destruction du mythe chevaleresque, puisque, dès l'incipit, le narrateur nous rappelle que les mercenaires faisaient la guerre pour leur propre compte, dès lors qu'ils ne trouvaient pas d'emploi, prenaient tours et places fortes, faisaient des prisonniers et rançonnaient la campagne environnante³⁵ ! Quelle belle perspective pour Quentin ! *The Tales of a Grandfather* confirment cette interprétation, étant donné que l'Écossais semble y mettre en doute la capacité des hommes du xv^e siècle à comprendre de façon adéquate le sens de l'honneur³⁶. Dans le même ordre d'idée, Crèvecoeur, chevalier par excellence dans le roman, est accusé par Charles le Téméraire d'être trop sensible lui aussi aux avances de Louis XI : sa désertion réelle est encore une fois laissée à la réflexion du lecteur averti, de sorte que l'Histoire crée des voix discordantes dans l'univers romanesque.

Enfin, un autre élément achève cet écrasement de toutes les valeurs : la thématique de la folie qui s'applique aussi bien à Quentin, qui selon Crèvecoeur a la tête tournée par les récits des troubadours³⁷, qu'au Roi, qui a des accès maladifs de superstition³⁸, qu'à Charles le Téméraire enfin, qui trépigne de fureur³⁹ et dont la rage ressemble à de l'insanité⁴⁰. Pour les deux princes, le trait est tiré de Commynes qui, pour Charles le Téméraire, décrit un personnage atteint de mélancolie et de surexcitation tout aussi malades l'une que l'autre. Dans sa maladie, Louis XI, de son côté, est peint comme entrant « en merveilleuse suspicion⁴¹ », dépassant la prudence qui est nécessaire aux gouvernants. Le roman mentionne d'ailleurs des manifestations de cette suspicion extraordinaire que le mémorialiste n'évoque qu'à la fin de la vie du souverain, à savoir les pièges qui entourent Plessis⁴². Il reprend enfin la superstition excessive du monarque *in fine* que décrit le conseiller. En somme, la folie du héros est assimilée à des formes de déséquilibres mentaux « réels », ce qui témoigne de l'extrême

34 — *Ibid.*, p. 433.

35 — *Ibid.*, p. 40.

36 — *Tales of a Grandfather*, *op. cit.*, p. 106.

37 — *Op. cit.*, p. 337.

38 — *Ibid.*, p. 192.

39 — *Ibid.*, p. 375.

40 — *Ibid.*, p. 379.

41 — *Mémoires*, *op. cit.*, p. 454.

42 — *Ibid.*, p. 455-456.

perméabilité de la *romance* et du monde désenchanté de la *real politik*.

Mais le thème de la superstition permet de comprendre, au-delà du travail de sape, la fascination que Scott entretient pour le texte commynien. En effet, malgré une morale que l'Écossais juge défailante, il y a une étrange proximité intellectuelle (ou du moins on a pu l'interpréter ainsi) entre cet homme du *xv^e* siècle et les hommes du *xviii^e* finissant siècle auquel Scott appartient par sa formation intellectuelle à l'université d'Edimbourg. On peut la résumer à trois points : l'analyse de la superstition du roi, nous l'avons vu, la « peur dynastique, inscrite au sein de la parenté⁴³ », pour reprendre une expression du commentateur de Commynes, Joël Blanchard, préoccupation qui a déjà constitué le nœud d'*Ivanhoe* (1819) et pour finir, la vision d'un peuple dangereusement instable, incapable de travailler au bien commun et d'identifier son bien réel (c'est le sens traditionnel de l'apologue des grenouilles qu'on trouve dans le roman). En somme, Commynes, comme Scott nous montrent que la courtoisie a aussi peu de place dans les tractations (les fameuses pratiques dont parle le mémorialiste) des princes que dans les troubles populaires. Scott fait ici allusion à la Révolution française, comme l'indique le cadre introductif. Restent des individus isolés, ultimes rescapés, mais qui, avec le temps, seront eux aussi rattrapés par l'Histoire sous sa forme la plus violente, je pense aux bandes de mercenaires, aux tondeurs et aux écorcheurs qui peuplent le *xv^e* siècle scottien, je pense enfin à Saint-Pol qui géographiquement occupe presque la même aire stratégique qu'Isabelle de Croye. Il est difficile de voir dans cette proximité une coïncidence involontaire !

La fascination que Scott ressent malgré lui pour un mémorialiste qu'il considère comme un des plus habiles, mais peut-être de façon corollaire, un des moins fiables, explique comment la matière historique travaille profondément la matière romanesque. Il y a là – et la critique scottienne anglo-saxonne a souvent eu l'occasion de le souligner – un désenchantement de la *romance*, que les Français ont, depuis le *xix^e* siècle, le tort de sous-estimer. L'Histoire prolonge le roman et indique au héros une destinée moins rose que ne laisserait présager le mariage final hautement conventionnel. Peut-être faut-il voir, dans le refus de Scott de faire réapparaître Quentin dans *Anne de Geierstein*, la suite chronologique, un certain scrupule à représenter la dégradation effective du héros comme le

suggérerait sa grande proximité morale et intellectuelle avec la cour de Bourgogne.

Fiona McINTOSH-VARJABÉDIAN
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3